AccueilRevenir à l'accueilCollectionHeureuse Rencontre (L')ItemHeureuse rencontre (L'), en un acte et en prose

### Heureuse rencontre (L'), en un acte et en prose

Auteur : Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819)

### **Description & Analyse**

DescriptionComédie en un acte et en prose

#### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

28 Fichier(s)

#### Les mots clés

Théâtre (Comédie)

### Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque de Lyon, Part-Dieu, Silo Ancien (cote 358943)

Identifiant Ark sur l'auteur

- http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb10206646x
- http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12001378f

#### Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques 28 p. (A la fin, réclame pour Jacques Garrigan, impr.-libr. à Avignon ; in-8)

Date1771

LangueFrançais

### Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

### Citer cette page

Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819), Heureuse rencontre (L'), en un acte et en prose, 1771

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 04/11/2025 sur la plate-forme EMAN : <a href="https://eman-archives.org/Ecume/items/show/396">https://eman-archives.org/Ecume/items/show/396</a>

Notice créée par <u>Isabelle Suze</u> Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

369. "come 2/.

## L'HEUREUSE 358943

# RENCONTRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR MESDAMES R ... , ET ... ,





### A PARIS;

Chez Dipor l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavêe; près du Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.

'Avec Approbation & Privilege du Roi.

noons Google



### ACTEURS.

VINCENT.

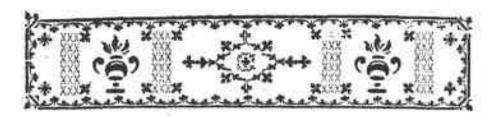
Madame VINCENT.

LAURENCE, Fille de Vincent.

VALENTIN.

USTACHE, Soldat, Fils de Vincent.

LE SERGENT.



# L'HEUREUSE RENCONTRE, COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

VINCENT, feul. E que c'est que la vie! Ah! vivre, c'est avoir du souci, de l'embarras. Quand j'étois garçon, j'étois amoureux, ma maîtresse ne vouloit pas m'écouter, elle me faisoit donner au diable. Je l'épousai ; & depuis , à mon tour , je ne l'écoure gueres ; elle me fait damner, c'est cent fois pis. Nous travaillons toute l'année, & au bout vient une mauvaise récolte. La grêle abîme nos vignes, le raifin coule, ou il pourrit. Cependant il faut manger, il faut boire sur-tout. Et le Seigneur, & le Décimateur & le Collecteur ... Pauvre moi! Pauvre Vincent! Oue de peines! Et puis mourir! J'avois un garçon, un fainéant, un libertin, il s'est engagé : on me mande que les troupes l'ont rangé. Il est Am... Anspessade; à la bonne heure, il se poussera. Mais sa sœur, la petite friponne! S'amouracher d'un jeune godelureau, qui, à la vérité, n'est pas laid, mais voilà sout, qu'on ne connoît ni d'Eve ni d'Adam, qui n'est rien que le garçon laboureur du compere Médard... Et elle veut l'épouser; je ne le souffrirai mordi pas... Tandis que son frere s'avance, qu'il peut devenir Général, Caporal, que sais-je? Le bel honneur d'avoir pour beau-frere le valet du Compere ! Oh ! nous allons voir, nous allons voir... Laurence, eh ! Laurence.

A ij



### SCENE II.

### VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE.

Lait-il, mon pere?

VINCENT.

C'est aujourd'hui Dimanche : as tu été chez ton parrain? L A U R E N C E.

Oui, mon pere.

VINCENT.

Et par oil as-tu paffe pour aller chez ton parrain?

LAURENCE.

Derriere la maison du compere Médard.

VINCENT. Et ne t'avois-je pas défendu de passer par-là?

LAURENCE.

VINCENT.

Et vous avez donné le bras à M. Valentin? N'est-ce pas ? L A U R E N C E.

Pardonnez-moi, mon pere.

VINCENT.

Vous mentez, Laurence, vous mentez; cela se lit dans vos yeux.

LAURENCE.

Ah! mon pere, je vous fais excuse: je ne lui ai pas donné le bras, il me l'a pris malgré moi.

VINCENT.

Et que vous a-t-il dit, s'il vous plaît, pendant le chemin? LAURENCE.

Je n'en sais rien. Comme vous ne voulez pas que je lui parle, je n'ai pas osé l'écouter, parce que je n'aurois peut être pas pu m'empêcher de lui répondre. Pourrant j'ai entendu qu'il me disoit: » Laurence, vous ne m'aimez plus: eh bien! » je m'en irai; mais dites-moi ce que je vous ai sait «. Je l'ai regardé, il avoit les larmes aux yeux; & comme il m'a demandé si j'irois sous les ormes avec les autres aujourd'hui, je lui ai serré la main.

VINCENT.

Ouais!..... Et voilà comment les filles sont obéissantes! Il me prend envie de.... (Il fait semblant de la vouloir frapper.) Mameselle, je vous désends d'aller à la danse cette
après midi, entendez-vous?.... Et si vous y allez.... vous savez de quel bois je me chausse. Rentre à la maison aider ta
mere à faire le ménage; va, marche. (En la regardant aller.)
Oui, oui, pleure, va.



VINCENT, feul. JE ne connois rien d'aussi têtu qu'une fille amoureuse. La mienne seroit capable de quelque folie. J'aurai beau faire, ils se parleront toujours. Il n'y a qu'un moyen : il faut que fon Valentin parte. Quand elle ne le verra plus, elle ne l'aimera plus. Ah! si mon garçon que j'attends étoit ici, qu'il le feroit bien dénicher ! Car, d'en parler au compere Médard, c'est peine perdue; il dit que c'est un bon travailleur, qu'il en est content; il veut que je lui donne ma fille.

### SCENE

### VINCENT, Mde. VINCENT.

Me. VINCENT. U'avez-vous donc fait à notre fille, Vincent? Je l'ai laissée appuyée sur la table, la tête dans ses mains : cette pauvre enfant le désole.

VINCENT, brufquement. Tais-toi, toi, & ne viens pas me casser la tête avec ta fille.

Me. VINCENT.

Vous êtes trop rude, mon mari.
VINCENT, contrefaifant fa voix.

Et vous trop douce ma femme.

Me.

Me. VINCENT.

Il ne faut pas conduire ainfi la Jennesse.

VINCENT. Qu'est-ce à dire; il ne faut pas? Vous voilà bien plaifante avec vos avis ! Et pour qui me prend on ici ? pour un Jean de Nivelle? Voyons, réponds: est-ce ma fille? tun'oferois me dire que ce ne l'est pas. Le Charbonnier est maître dans sa cabane, la dime est au Curé, la taille au Roi; & jarni, puisque c'est ma fille ; j'en suis le maitre ; & je fuis ton maître ausii , parce que tu les ma femme.

Me. VINCENT. Mais vous n'êtes pas son maître pour lui faire du mal ; peut-être ?

VINCENT. Qu'appelles-tu, faire du mal ? J'ai eu envie de lui donnet quelques soufflets : est-ce que cette envie lui a fait du mal, quand je ne l'ai pas touchée?

## L'HEUREUSE RENCONTRE;

Mais vous lui avez dit quelque chose qui lui a fait de la peine?

VINCENT.

Eh! oui, je lui ai defendu de voir son amoureux; la pauvre petite! va la consoler, va. Fais mieux, cours chereher son Valentin, il l'empêchera de pleurer. Jarnonce, ma semme, si vous aviez bien rempli les devoirs d'une bonne mere, cela n'arriveroit pas.

Me. VINCENT.

Mais c'est vous qui êtes cause qu'elle l'aime.

VINCENT.

Comment ! c'est moi ! en voici bien d'une autre : quand je lui désends de le voir , de lui parler , c'est moi qui suis cause qu'elle l'aime ?

Me. VINCENT.

Oui, justement. Tenez, votre fille n'y songeoit pas ; vous avez été la tracasser; Valentin par-ci, Valentin par-là; il est joli, elle y a fait attention; vous avez voulu empêcher ce jeune homme de venir chez vous, votre fille a fait tout ce qu'elle a pu pour le voir; il l'a démandée en mariage, vous l'avez refusé, elle en a tout-à-fait rassolé. Ainsi vous voyez bien que......

VINCENT.

Ainsi je vous bien que la fille n'est qu'une petite entêtée . & la mere, une sotte & & une babillarde.

Me. VINCENT.

Mon Dieu! Vincent, comme vous me parlez! Vous ne m'auriez pas dit cela il y a vingt-cinq ans. VINCENT.

Vingt-cinq ans, vingt-cinq ans..... peut-on se souvenir de vingt-cinq ans, & camper toujours cela au nez des gens? J'étois un nigaud, il y a vingt cinq ans, & je ne le suis plus. Je croyois qu'une semme étoit toujours douce, toujours bonne, toujours complaisante; mais ouiche! tu creverois plutôt que de ne pas venir m'ergotter, me contrecarrer, me faire tourner la cervelle.

Me. VINCENT.

Je ne vous fais rien, Vincent, si j'ai raison.
VINCENT.

Comment! ce n'est donc rien d'avoir raison contre ton mari? mais écoute une sois, comme en cent: vous aurez beau, ta Laurence & toi, venir me corner aux oreilles, c'est ceci, c'est cela, patati, patata, c'est ma fille; je suis son pere, je la marierai comment, & quand il me plaira; & ce ne sera pas avec Monsieur Valentin.

### SCENE

Me. VINCENT, VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE. NiOn pere, mon pere, voilà mon frere Ustache. VINCENT.

Ton frere Ustache? & où est il, où est-il?

L A U R E N C E.

Il vient vous trouver, il pose son havresac sur le coffre ; tenez, le voilà.

### SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. USTACHE.

VINCENT. AE! bon jour, mon garçon, bon jour, mon pauvre Ustache. Viens, que je t'embrasse. Me. VINCENT.

Viens que je te serre dans mes bras. Que je suis aise de de te voir !

USTACHE. Bon jour, mon pere; bon jour, ma mere: je fuis bienaife auffi de vous embraffer.

VINCENT.

Et comment te portes-tu, mon enfant ? Vois, notre fem-me, comme il a grandi! Eh / bien, que dis-tu de l'armée? c'est une belle chose, n'est il pas vrai? oh! tu me conteras tout ce que tu as vu; car j'aime qu'on me conte, moi. Mais à propos, es tu venu à pied ?

USTACHE. Oui, mon pere.

VINCENT. Comment ! tu es Anspessade ! est-ce que tu n'as pas encore un carroffe?

USTACHE. Pas tout-à-fait encore, mon pere; mais il ne faut pas que cela vous étonne. J'ai fait route avec mon Sergent, qui est plus que moi dans la compagnie : il a profité, comme votre fils de la commodité du chemin.

VINCENT. Vous êtes venus à pied? pauvres diables! Et pourquoi ne l'as-ru pas amené chez nous, ton Sergent ?

Dimen GOOGLE

Il y viendra, mon pere: mais il s'est arrêté au premier bouchon pour s'y habiller. Dame I c'est que c'est un grivois !.... C'est qu'au Régiment, il étoit toujours avec les Officiers i il a étudié, il sait des livres par cœur; & puis il vous fait des contes, il faut l'entendre I c'est à mourir de rire.

VINCENT.

Bon, tant mieux, il nous amusera. Mais dis-moi: puisqu'il est si ami des Officiers, pourquoi a-t-il quitté le régiment ? USTACHE.

D'abord il a un congé de sémestre, & son pays n'est pas loin d'ici; ensuite, il est chargé de faire recrue: nous verrons... VINCENT.

Il y a de la jeunesse ici: quand on te verra comme tu es, cela tentera. Moi, j'aime qu'on aille servir le Roi, & si j'étois jeune encore.... je voudrois sur-tout un beau nom de guerre. A propos, dis-moi un peu le tien.

Je m'appelle la Valeur, & [voilà pourquoi tout le monde m'aime dans le Régiment. Mais, mon pere, savez-vous quenous n'avons pas mal marché ce matin? Est-ce qu'on ne boit plus dans notre pays?

VINCENT.

Ah! Monsieur Ustache, vous ne laissez rien dans le verre, à ce que je vois : allons, allons, je t'en aime mieux, tu tiens de ton pere. Viens, mon sils, viens; il nous reste un tonneau de vin vieux, & morguienne, nous le mettrons à sec avant que tu t'en ailles. Ecoute, toi, Laurence; tu t'en iras chercher ce Monsieur Sergent à son auberge, dans une demiheure, pas avant, entends-tu? parce que, quand on a des étrangers, il faut faire attention à eux, & je veux jaser sans gêne avec mon sils, dans ces premiers momens; & sur-tout tu n'iras pas à la danse, non.

USTACHE.

Pourquoi donc, mon pere? VINCENT.

Je te le dirai tantôt.

7

### SCENE VII.

J'Ai bien du plaisir à revoir mon frere; mais je n'ose pas rentrer dans la maison, parce que mon pere va lui parler de Valențin & de moi; cela me seroit honte, me seroit peut-être pleurer;

sim Google

COMÉDIE.

pleurer. J'ai envie, en attendant que j'aille à cette auberge, d'entrer dans le jardin pour y faire un bouquet.... Oh! non, je ne verrai pas Valentin. Ah! si je pouvois le rencontrer en pasfant par le village! Le cœur me bat d'y penfer; mais il sera à la danse, il croit que je m'y trouverai. Je n'irai pas, mon pere me l'a défendu; j'en suis bien mortifiée. Ce n'est pas que je me foucie de danser, & si Valentin n'étoit pas sous l'ormeau.... Comme je m'ennuie! comme je désobéirois à mon pere, fi je.... mais non... Valentin lui-même m'en sauroie mauvais gré. Je suis bien sure qu'il est trifte aussi, lui. Triste ... peut-être je me trompe, peut-être que Rosette, qui lui fais les yeux doux, l'a fait affeoir à côté d'elle, peut-être il tient fa main dans les siennes, peut être qu'il danse avec elle. Ah I Valentin, je n'en ferois pas tant, moi; si vous n'étiez pas d'une affemblée, affurément on auroit beau me venir prier, je refuserois tout le monde. (appercevant Valentin.) Ah!

TO TO THE

#### SCENE VIII.

### VALENTIN, LAURENCE,

LAURENCE.

"Eft yous!

VALENTIN.

Oui. Cela vous étonne, Mademoiselle Laurence?

LAURENCE.

Non; je songeois à vous. Mais, Valentin, allez-vous-en; fi mon pere venoit ..... Si mon frere, qui vient d'arriver fortoit ....

VALENTIN.

Votre frere est arrivé! Ah! que j'en suis joyeux! Vous m'avez dit qu'il vous aimoit, je ferai en sorte qu'il m'aime austi, & s'il pouvoit gagner Monsieur Vincent ....

LAURENCE. J'y ai déjà bien pensé; mais, je vous en prie, allezvous-en. Je tremble que l'on ne vous apperçoive. V A L E N T I N.

Je vais vous obéir. Je vois bien que vous n'avez plus de plaifir avec moi.

LAURENCE.

Ah! si je n'en avois pas.....

VALENTIN.

Vous en avez ! Laurence, ma chere Laurence, Jaiffezmoi vous vous voir, vous parler, laissez-moi respirer; car je ne suis bien qu'où vous êtes : tenez , approchons nous de cette paliffade; je me mettrai derriere; fi quelqu-un paroit,

ommin Google

L'HEUREUSE RENCONTRE; IO nous le verrons, je m'éloignerai; ayez pour moi cette complaifance. Hélas! fi je n'étois soutenu par l'espérance qu'un jour nous adoucirons votre pere, je serois mort de chagrin.

LAURENCE.

Adoucir mon pere! .... je ne serai pas fi heureuse. VALENTIN.

En me disant cela, vous saites croître ma peine, ma Laurence : j'ai fait parler à Monsieur Vincent : je veux tout esfayer ; je lui parlerai moi-même ; je le prierai à genoux ; c'est votre pere, il doit avoir un bon cœur ; je l'attendrirai . il m'accordera sa fille.

LAURENCE.

Et s'il vous refuse?

VALENTIN.

S'il me refuse, je m'adresserai à votre frere, je lui dirai dem'engager, nous irons à la guerre, ensemble & j'espere que quelque bon coup de fusil me débarrassera de ma tristesse : fi pourtant, quand je ferai loin d'ici, la triftesse me laisse assez de temps en vie; car tenez, Laurence, quand je fonge qu'il faut yous quitter, mon pouls ne bat plus, j'ai froid par tout le corps.

LAURENCE.

Valentin, mon pauvre Valentin.

VALENTIN.

Ma chere Laurence!... vous pleurez!

LAURENCE.

Ah l si j'étois ma maîtresse....

VALENTIN.

Eh bien?

LAURENCE.

Vous ne me devinez pas?

VALENTIN.

Siec'est ce que je devine, dites-le-moi tout haut, ne craignez pas de me faire trop de plaisir.

LAURENCE.

Eh bien! si j'étois ma maîtresse, Laurence seroit à vous.

VALENTIN.

Grand Dieu! Et après cela je suis encore malheureux! Oh! oui, plus malheureux que je n'étois. Ah! Laurence, peut-être je n'aurai jamais le bonheur de vous voir ma femme, yous serez celle d'un autre; il vous aimera; pourroit-il ne pas yous aimer? Mais jamais il ne vous aimera comme moi. LAURENCE.

Valentin, qu'est-ce que vous avez le courage de me dire? La femme d'un autre que vous! Non, non, rien ne m'y

feroit résoudre. Eh / que m'importe, quand il m'aimeroit autant que vous? je ne l'aimerois pas, moi.

VALENTIN.

Que dit votre mere?

LAURENCE.

Elle nous plaint, & voudroit pouvoir nous fervir; mais

VALENTIN.

Mais pourquoi ne veut-il pas de moi? LAURENCE.

Je n'en sais rien. VALENTIN.

Je vous ai dit, Laurence, d'où j'étois. Ma famille est à son aise. Vous savez bien que sans vous je ne serois pas garçon laboureur. Mon pere m'aime, & d'autant plus que mon autre frere, que l'on vouloit faire Prêtre, est allé à la guerre depuis dix ans. Mon pere sera bien-aise de me voir marié. Je n'ai pas parlé de tout cela à Maître Médard, parce qu'il voudroit déjà que j'épousasse sa Maître Médard, parce qu'il voudroit déjà que j'épousasse sa fille; mais je versai Monsieur Vincent, & je lui conterai tout.

LAURENCE, appercevant son pere.

St, le voilà qui sort avec mon frere. Ensoncez vous dans ces halliers, & vous vous montrerez quand il sera seul.

### SCENE IX.

LAURENCE, VINCENT, USTACHE.

Que faits tu là ? LAURENCE.

Rien, mon pere VINCENT.

Oh! je le crois bien, c'est ta coutume. Tiens, Ustache; voilà ta sœur; il y a quelque tems qu'elle étoit gentille, soi-gneuse, s'occupant toujours. Quand je rentrois à la maison, elle me venoit sauter au cou: » Mon pere, voulez vous » boire? Je vais tirer du vin. Mon pere, vous avez chaud, » prenez garde de vous enrhumer « Elle cousoit, filoit, tri-cotoit, avoit l'œil sur la basse-cour; elle cherchoit à me sou-lager en tout, dans les semailles, dans le sarclage, dans les moissons; mais depuis que Monsieur Valentin, le garçon du compere Médard, lui fait la cour, ce n'est plus rien de tout cela. Elle me regarde non plus qu'un chien; son ouvrage lui tombe des mains quand elle seste à la maison: s'il faut ailer B ii

L'HEUREUSE RENCONTRE; aux champs, elle n'y va qu'en dandinant; tout ce qu'elle fait; c'est cahin, caha. Je ne l'ai vu travailler de cœur qu'un jour de ces vendanges; il est vrai que Valentin étoit des nôtres. Elle gronde toute la semaine, & si le Dimanche elle est un peu plus gaie, c'est que....

LAURENCE.

Mon pere, voulez-vous que j'aille quérir ce Monfieur qui est venu avec mon frere?

VINCENT.

Oui. Va, & tâche de te dépêcher.

### SCENE X

#### VINCENT, USTACHE.

USTACHE.

USTACHE.

VINCENT.

Je te l'ai déjà dit, c'est le garçon laboureur du compere Médard.

USTACHE.

Mais est-ce que....

VINCENT.

Oui, il est amoureux de ta sœur, &, entre nous, je crains fort que....

USTACHE.

Comment ventrebleu! Ah / tête, ah / mort! vertu fang
bleu, ma fœur....

VINCENT.

Eh! finis, tu me fais peur ; ta fœur est lage.

USTACHE.

Et combien y a t-il de temps qu'ils se connoissent? VINCENT.

Il y a neuf ou dix mois.

USTACHE.

Neuf ou dix mois! ah! cent diables...

VINCENT.

Finis, te dis-je, ta sœur est sage, j'en mettrois la main au seu. Mais, vois-tu / je serois sâché qu'elle se lassat de l'être, & je voudrois bien que la premiere sois que Valentin se trouvera avec elle, tu lui sisses....

USTACHE.

Oui, je lui passerai mon épée au travers du corps,

VINCENT.

Non; je voudrois....

Oui, je lui couperai seulement le nez & les oreilles. VINCENT, s'impatientant.

Eh! non ; je voudrois...

USTACHE.

Oui, je ne ferai que lui casser les bras. VINCENT.

Veux-tu te taire, maudit bavard. & laisser parler ton pere? USTACHE.

Ah! parlez, parlez.

VINCENT.

Je t'ai tiré en particulier, pour ne pas te dire cela devant ta mere, qui le diroit à sa fille; qui le diroit à son amoureux. Je voudrois....

USTACHE.

VINCENT, le regarde, & dit d'un ton fâché:

Oui, je..... hum. (D'un ton radouci.) Je voudrois que la premiere fois qu'ils se trouveront ensemble, tu fisses peur à ce Valentin, & qu'il désertat le village.

USTACHE.

Attendez.... comment est-il bâti? est-il grand? a-t-il bien cinq pieds & quelques pouces?

VINCENT.

Oui, oui.

USTACHE.

Eh bien ! laissez - faire, nous l'engagerons, & je le ferai partir pour le Régiment.

VINCENT.

C'est bien dit, tu as raison. Ne t'inquiete pas: le beau premier moment qu'ils se parleront, je t'avertirai. Rentre le premier, afin que ma semme n'ait point de soupçons.

USTACHE.
Un moment. Il me vient une idée: vous ne voulez pas
donner ma fœur à quelque manant. peut-être?

VINCENT.

Non, non pas.

USTACHE.

J'ai envie de tâter mon Sergent à ce sujet : qu'en pensez-vous ? C'est un luron, je vous l'ai déjà dit, il sera son chemin; & vous auriez la satisfaction d'avoir un jour dans votre famille deux hommes avancés au service, ce qui ne seroit pas une petite gloire. Si ce mariage réussission, je pense que ce seroit une bonne affaire.

VINCENT. Eh! mais oui.... oui, pas mal raisonné.... Allons, fais à

Google

L'HEUREUSE RENCONTRE, ta fantaifie: je t'en donne la permission. Mais ne me mets pas trop à découvert en cas de refus.

USTACHE.

Laissez, laissez moi faire : mille z'yeux ! je ne suis pas un fot.

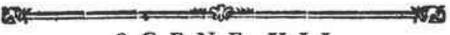
VINCENT.

En effet, je te trouve plus d'esprit qu'à ton ordinaire: fais donc ce que tu voudras, & rentre d'abord.



### SCENE XI.

VINCENT, feul. Atience, Monfieur Valentin. Laurence ne fera pas pour vous. Nous vous procurerons un habit qui ne vous coûtera rien; & vous irez ailleurs faire le beau.



### ENE XII.

VINCENT, VALENTIN.

VINCENT. Ou diantre est-ce que vous sortez? VALENTIN.

Je viens, Monfieur Vincent .....

VINCENT.

Vous venez..... quoi faire? qu'est-ce que vous voulez? VALENTIN.

Je defirerois vous dire un mot.

VINCENT.

Er moi je vous ai dit de ne pas mettre les pieds chez nous ? je n'ai rien de plus à vous dire.

VALENTIN.

Je vous en prie, un mot, Monfieur Vincent.

VINCENT.

Dites-moi donc adieu; car je vous laisse.

VALENTIN.

Je vous en conjure, écoutez moi.

VINCENT.

Allons, voyons done, qu'y a-t-il?

VALENTIN.

Vous êtes fâché contre moi, je ne vous ai pourtant jamais rien fait.

VINCENT.

Pardi, je vous le conseillerois; essayez pour voir de me saire

Prem Google

COMEDIE. canelque chose, je vous montrerai si j'ai les bras gourds. Estce tout?

VALENTIN.

Maître Médard vous a parlé, M. Vincent? VINCENT.

C'est pour cela que vous m'arrêtez ? j'ai fait réponse. VALENTIÑ.

Mais, Monfieur Vincent ....

VINCENT.

Mais, Monsieur Valentin, savez-vous que je vous trouve fingulier de vouloir épouser Laurence, qui est ma fille & la fœur d'un Anspessade ?

VALENTIN.

Je voudois être le fils d'un Prince pour que vous ne me la refusaffiez pas.

VINCENT.

Je ne suis pas sur si je vous la donnerois, fustiez-vous..... on ne connoît pas tant seulement votre pere. VALENTIN.

Monfieur Vincent, je n'ai pas voulu le dire à votre compere Médard; mais je vais vous avouer tout. Mon pere demeure à Varicour, à cinq lieues d'ici; c'est un des gros Fermiers de l'endroit. Il y a dix mois que je vins à la fête de ce village: je vis Mademoiselle Laurence, & d'abord je sentis que tout le contentement de ma vie dépendoit de l'avoir pour femme. Je revins chez nous, je ne pouvois plus que penser à elle; je ne mangeois plus, je ne buvois plus. VINCENT, d'un ton radouci.

Vous ne buviez plus, M. Valentin ?... Ah! Vous voulez m'attendrir; mais je vous avertis qu'il n'en sera rien. Cepen-

dant, continuez.

:

VALENTIN.

Pour m'achever, mon pere vouloit me faire épouser une fille avec laquelle j'avois tenu un enfant. Je me sauvai de la maison, & je me rendis ici tout droit. A votre resus, je me mis garçon de Me. Médard. J'eus d'abord beaucoup de peine à parler à votre fille : quand j'étois avec elle , je ne favois que lui dire; mais enfin , je m'enhardis , & après un long temps , je fus affez heureux pour qu'elle consentit que je vous la fiffe demander. Accordez - la - moi , Monsieur Vincent. Un de mes amis m'a fait avertir que mon pere consentira à tout ce que je voudrai. Je ne vous demande ni dot, ni bien ; je ne veux qu'elle. VINCENT.

Comment l'entendez-vous, ni dot, ni bien? Est-ce que vous ne la croyez pas légitime ? Apprenez qu'elle a son trous-

Coogle

16 L'HEUREUSE RENCONTRE;
feau, deux journaux de terre, & cent écus dont sa grand'mere
l'a fait héritiere..... J'aime ma fille; &, le jour de ses noces,
l'a terre & l'argent appartiendront à son mari.

V A L E N T I N.

Eh bien ! Monsieur Vincent; je prendrai le trousseau; la dot, le bien; tout ce qu'il vous plaira. Vous aimez Laurence; peut-être ne voulez-vous pas qu'elle vous quitte; eh bien ! nous demeurerons ensemble. Je vous servirai deux, trois, quatre, cinq, six ans. Il ne me faudra point de gages; vos travaux se feront sans qu'il vous en coûte ni soucis, ni peine; ma semme vous soignera, mes enfans vous amuseront, vous caresseront, &.....

VINCENT.

Tout beau, tout beau donc, Monsieur Valentin! mais c'est un plaisir de vous laisser agencer vos stûtes. Vous prenez la dot, vous épousez la fille, vous avez des enfants; & moi donc, moi? vous me contez pour rien? C'est un zéro en chistre que Maître Vincent? Et non, non, ce n'est pas un zéro : vous n'aurez pas Laurence; je l'ai mis

VALENTIN.

Vous ferez fon malheur, vous ferez le mien; je l'aime;

elle m'aime, Monsieur Vincent.

VINCENT.

C'est une impertinente de vous aimer sans ma permisfion: 8e vous êtes un mal-avisé de vous être fait aimer,
sans m'en parler. Vous ferez tous les deux pénitence de
votre sottise.

VALENTIN.

Je vous en conjure à genoux par ce que vous aimez le plus; ne nous féparez pas, ne nous faites pas mourir de chagrin, Monsieur Vincent.

VINCENT, attendri.

Mordienne !.... non.... vous ne me gagnerez pas.... &.... O le Gille, qui se met aux genoux des gens pour avoir une femme! Fi, si, si, le nigaud! VALENTIN.

Corbieu / Monsieur Vincent, c'est bien vilain de vous moquer comme cela d'un malheureux: si vous n'étiez pas le pere de Laurence, je vous....

VINCENT.
Qu'est-ce que vous feriez?

VALENTIN.

Si je ne retenois mon courage, je crois que je vous étranglerois.

VINCENT.

sum Google

Tu m'étranglerois !.... il ne s'en faut de rien que je ne te.... Pallois me laisser fléchir, mais... tu m'étranglerois !.... Je te donnerai ma fille, va !.... J'aimerois mieux que les fievres quartaines....

VALENTIN.

Ah! M. Vincent, c'est un imoment de vivacité; je vous en demande pardon, ne me refusez pas pour votre gendre.

VINCENT.

Moi, devenir ton beau-pere, pour.... V A L E N T I N.

þ

c

3

;

M. Vincent encore une fois, je vous demande pardon de mon emportement; excusez-moi, je n'y étois plus, la colere m'avoit fait perdre l'esprit.

VINCENT.

Ah! tu me demandes pardon! je te pardonnerai, mais quand tu me l'auras payé. Je te pardonnerai bientôt, peutêtre. Bon jour, bon jour, M. Valentin. (à part) Patience, dans un moment... mon garçon est là.

### SCENE XIII.

VALENTIN, feul.

BE suis bien malheureux! Dans l'instant où il se laissoit toucher.... Ah! maudite extravagance! Mais non, il me trompoit: cet homme a le cœur plus dur qu'un caillou. Il auroit
éte fâché de ne pas me désespérer. Il a voulu me faire croire
que je perdois sa fille par ma faute. Ah! Laurence, si j'ai eu
du plaissr à vous aimer, il me coûte cher! Que serai-je à
présent? Je n'ai plus, plus d'espoir. Que lui dirai-je, quand
je la verrai? Dieu! la voilà.

### SCENE XIV.

VALENTIN, LAURENCE.

REtirez-vous, dans un instant vous reviendrez.

### SCENE X V.

LE SERGENT, USTACHE, LAURENCE, qui se retire en faisant la revérence au Sergent.

S Ais-tu-bien, la Valeur, que ta sœur est jolie;

Google Google

Oui.

LE SERGENT.

Mais très jolie.

USTACHE.

Elle eft affez bien.

LE SERGENT.

Comment? affez bien ! Vous êtes modeste sur son chapitre, mon ami la Valeur; & moi je vous dis que sans un certain air de timidité, ce seroit un bijou parfait.

USTACHE.

A la bonne heure. Je suis bien aise de vous entendre faire son éloge. Mais au moins, mon Sergent, pendant que vous serez chez nous, n'allez pas... Je vous avertis que ni mon pere, ni moi n'y prendrions plaisir.

LE SERGENT.

La Valeur, j'ai toujours aimé à suivre les grands modeles : en garnison, nos Officiers sont libertins; j'y suis volage; en campagne, ils sont perfides, je suis trompeur : mais aujourd'hui que ton pere me donne l'hospitalité.. Je me souviens que l'Empereur César, dans une visite qu'il sit au Roi Charlemagne, ne voulut pas voir sa semme en face de peur d'être tenté de sa beauté.

USTACHE.

C'est fort bien ressouvenu à vous. Mais César n'avoit pas regardé la Reine, & vous avez vu ma sœur, qui est gentille. L E S E R G E N T.

Cela offre des inconvénients.

USTACHE.

Il y a moyen de les lever.

LE SERGENT.

Parle.

USTACHE.

Ecoutez. Il faut faire une fin dans ce monde. L E S E R G E N T.

Sans doute; après ?

USTACHE.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; c'est un vieux dictons

LE SERGENT.

Fort bien. Mais où en veux-tu venir;

USTACHE.

Epousez Laurence.

LE SERGENT.

Laurence!

USTACHE.

Oui Elle est jeune, belle, sage, & ma sœur; par la con! bleu! yous pourriez faire plus mal.

19

La Valeur je puis de jour en jour devenir Officier, que ferois-je de ma femme?

USTACHE.

Vous la laisseriez ici. Si vous preniez femme à la ville, j'en ai tant vu, que je ne vous conseillerois pas de voyager sans elle: mais vous la prenez au village; & cela devient différent.

LESERGENT.

Mais mon ami, il faut que l'épouse d'un Officier puisse paroître.

USTACHE.

Malapeste! ma sœur est d'une figure à ne pas déshonorer un Major de place.

LE SERGENT.

Tu ne me comprends pas : je veux te dire qu'il lui faut un

USTACHE.

Laurence est un des bons partis du canton : & si vous faites ce mariage, en votre faveur mon pere se saignera.

LE SERGENT.

Ah / la Valeur, j'ai trop vu ta sœur, & je sens bien que je finirai par l'épouser. Vois, parle à ton pere, arrange, & quand tout sera prêt, voilà ma main, j'en gratisierai cette belle enfant. O Amour! Amour! tu subjuguas Scipion, Caton, Pharamond, les quatre Fils Aymon; & depuis la belle Hélene, qui fit ruiner Constantinople, jusqu'à la fille de Maître Vincent qui me fera peut-être quitter le Régiment, tous les Guerriers ont passé par tes mains.

USTACHE.

Ainfi voilà donc qui est fait ?

LE SERGENT.

Voilà qui est fait. Je sacrifie à ta sœur...

USTACHE.

Oh! çà, je vais faire part de tout à mon pere, & je compte l'engager à consentir.

LE SERGENT.

Il est inutile d'en parler à Laurence; surement elle m'adorera.

USTACHE.

Tout coup vaille : au moins les filles de village ne favent point encore avoir de volonté; elles obéifsent à leurs parents.

LE SERGENT.

l'apperçois ma jeune Divinité.

Cii

### SCENE XVI.

LE SERGENT, USTACHE, LAURENCE.

LE SERGENT,

LAURENCE.

Je vous fouhaite le bon jour, Monfieur. Mon pere vous

USTACHE.

Laurence, voilà mon Sergent qui te trouve bien aimable.

LAURENCE.

Il a bien de la bonté.

LE SERGENT.

Surement, ma petite mere, je vous proteste que jamais, Pierre de Provence n'aima mieux la belle Maguelone, 8c que....

LAURENCE.

Vous me faites trop d'honneur.

LE SERGENT.

Et du plaisir? vous n'en dites rien.

LAURENCE.

C'est que cela ne m'en fait point.

LE SERGENT.

O pudeur ! pudeur !

USTACHE.

Allons, allons, ne laiffons pas impetienter mon pere-

LE SERGENT.

Adieu, belle inhumaine; nous boirons à votre fanté.

### SCENE XVII.

LAURENCE, feule.

Endant le temps qu'ils boiront, je pourrai parler un peu
à mon aise avec Valentin. Hélas! en quel état vais-je le
mettre! Ah! nous sommes tous deux bien à plaindre! J'entends le bruit des feuilles: surement c'est lui: c'est lui-même.

### SCENE XVIII.

LAURENCE, VALENTIN.

VALENTIN.



#### COMÉDIE. LAURENCE.

Tout eft perdu, mon cher Valentin.

VALENTIN.

Votre pere a rejetté toutes les propositions, & nous avons eu... Je n'ose vous tout avouer.

LAURENCE.

Mon frere ne veut pas seconder mon inclination pour vous; & de plus il m'a proposé... Je n'ai pas la force de vous dire le reste.

VALENTIN.

A quoi serviroit de nous rien cacher? Nous n'en serons pas moins misérables. J'ai eu une dispute terrible avec votre pere; il ne veut plus entendre parler de moi.

LAURENCE.

Vous avez raison, il faut tout dire. Non-seulement mon frere refuse de me servir en agissant pour vous; mais même il a dit à ma mere qu'il m'en faudroit accepter un autre.

VALENTIN.

O ciel ! un autre ! Ah , Laurence !

LAURENCE.

Vous me déchirez le cœur.

VALENTIN.

Un autre! Je suis au comble de l'infortune. Ah, Dieu ! vous l'a-t-on nommé?... Jamais, non, jamais je ne pourrois supporter de vous voir la semme d'un autre. Je vais abandonner le pays; je m'en irai le plus loin que je pourrai.

LAURENCE.

Ah, Valentin !

10

VALENTIN.

Je ne vous verrai pas trifte; vous ne me verrez pas périr de chagrin. Donnez moi votre main, que je la serre; que je la baise; c'est pour la derniere fois. Adieu, Laurence.

## SCENE XIX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN. LAURENCE.

C'Est pour la derniere fois !...

VALENTIN.

Je puis bien vous embrasser, n'est ce pas?

(Il l'embraffe.)

USTACHE.

Comment / million de bombes !...

LAURENCE.

Ah! Dieu ! c'est mon frere .... (Elle fe fauve dans la maifon.)

rounn Google

CO.

### SCENE XX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN.

WA te cacher, effrontée; vas, tu as raison de te sauver. VALENTIN.

Oh! c'est bien innocemment, M. Ustache, & vous ne de-

USTACHE.

Qu'est-ce que c'est? je ne dois pas m'en facher! il me plais de m'en facher. Connoissez-vous cet insolent-là, mon pere? VINCENT.

Oh! c'est un fort joli garçon, je t'assure; tantôt, parce que je lui ai resusé ta sœur, il vouloit m'étrangles. USTACHE.

Etrangler mon pere! embrasser ma sœur! & je n'échinerois pas ce marousle-là! Mort d'un tonnerre!

Monsieur Ustache, tenez-vous tranquille: je ne suis pas content; je me soucie de vivre dans ce moment-ci, comme de cela; ne vous exposez pas: vous êtes le frere de votre sour; je serois fâché de vous faire du mal; mais je ne vous crains pas.

USTACHE.

Et crois tu que je te craigne, moi? Un soldat de Sa Majesté! Mauglebleu! double maraud! je ne sais qui me tiens
de te...

VINCENT.

Doucement, Uffache. VALENTIN.

Jarni! si mon frere qui est à l'armée, étoit ici, vous ne me parleriez pas comme vous faites, entendez-vous?

USTACHE.

Et que feroit - il, ton pere; ton frere; quand ils feroient cinquante? VALENTIN.

Il me donneroit son épée, & nous verrions.

USTACHE.

Diable!... vous avez du cœur, M. Valentin; eh bien! tant
mieux. Il y a moyen d'avoir une épée; enrôlez-vous dans le
Régiment.

V A L E N T I N.

Non; après la maniere dont vous avez traité votre sœur,
je ne veux pas servir avec vous.

· Google

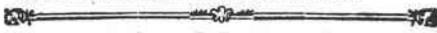
Vous ne voulez pas? VALENTIN.

Non.

USTACHE.

Vous faites le mutin? Vous vous engagerez, ou vous quitterez le village, & nous verrons qui mangera le lard. VALENTIN.

Vous me menacez, je ne ferai ni l'un ni l'autre.



### SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS. Me. VINCENT.

Me. VINCENT, qui paroit sur la porte.
Incent, Vincent! votre fille qui vient de se trouver mal.



### SCENE XXII.

VALENTIN, USTACHE, VINCENT.

(Ils courent vers la Maifon.)

USTACHE, repoussant Valentin.
U'est-ce que vous voulez? Nous n'avons pas besoin de

VALENTIN.

Ah! M. Ustache, laissez - moi la voir; je m'engagerai avec vous, je vous le promets.

### SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS. LE SERGENT.

LE SERGENT. En'est rien, la Valeur : on lui a jetté de l'eau sur le visage ; elle revient ; ne vous effravez pas.

VALENTIN, à Ustache & à Vincent.

Je vous en prie, que le la voie, le m'engagerai.

VINCENT.

Laissons la lui voir, mon fils, pourvu qu'il signe son en-

VALENTIN.
Donnez, donnez, je fignerai.

norma, Google

## L'HEUREUSE RENCONTRE;

Mon Sergent, voilà un jeune homme qui veut s'engager 3

LE SERGENT.

Ah! ah! mais il est d'une jolie figure; c'est fort bien fait-Eh bien! mon ami, tu veux t'engager? VALENTIN.

Oui, fur le champ.

LE SERGENT.

Oh! oh! peste! il est bien déterminé. Combien veux-tu d'engagement.

VALENTIN.

Rien.

LE SERGENT.

Rien !

VALENTIN.

Dépêchez-vous, c'est tout ce que je vous demande.

LE SERGENT.

Quel âge as-tu?

VALENTIN.

Vingt ans.

LE SERGENT.

Quels lieux t'ont vu naître ?... d'où es-tu ? V A L E N T I N.

De Varicour.

LE SERGENT, éconné.

De Varicour ! Y connois-tu...

VALENTIN, brufquement.

Oui, Monsieur. (A mi-voix.) Le ciel te confonde avec tes lanterneries.

LE SERGENT, à Uflache.

Que dit - il entre ses dents?

VALENTIN.

Je vous donne au diable avec vos questions.

LE SERGENT.

Tu es bien impudent de parler de la sorte à un Sergent. USTACHE.

Il a quelque raison de s'impatienter.

LE SERGENT.

Mais encore faut-il que je fasse les demandes nécessaires à que je sache son âge.

VALENTIN.

Vingt ans : je vous l'ai dit.

LE SERGENT.

Son pays.

VALENTIN.

COMÉDIE. VALENTIN.

Varicour, puisqu'il faut tout vous répéter. LESERGENT.

Son nom.

VALENTIN.

Valentin Raimond.

LE SERGENT.

Eh! c'est mon frere.

USTACHE, VINCENT, ensemble.

Lui votre frere!

VALENTIN.

Moi, votre frere !

LESERGENT, lui fautant au cou.
Oui, mon cher Valentin, je suis ton frere aîné, Guillaume Raimond. L'heureuse rencontre! Comment se porte
notre pere?

VALENTIN.

Il se porte bien. Nous lui avons causé bien des peines!

LE SERGENT.

Nous allons les réparer, c'est mon dessein. Mais toi, par quel hasard te trouvé-je ici? Pourquoi as-tu quitté la maison paternelle & tes Dieux Pénates?

VALENTIN.

Vous saurez tout, faites ma paix avec Monsieur Vincent; & laissez-moi aller voir sa fille.

LE SERGENT.

Aller voir sa fille? Sais-tu bien, mon cher petit frere, que cette fille & moi nous devons être unis par les nœuds de l'hymen?

VALENTIN.

Quoi / qu'est-ce que vous dites?

LE SERGENT.

Je dis que Laurence m'est promise, & que je dois l'épouser. V A L E N T I N.

Ah! mon frere, mon cher frere, n'empoisonnez pas le plaisir que j'ai de vous revoir. J'adore Laurence, je donnerois avec joie tout mon sang pour elle; ne m'arrachez pas mon bonheur, ne me faites pas détester la vie, vous hair, me hair moi-même. Encore une sois, faites ma paix avec Monsieur Vincent, pour que j'aille me jetter aux genoux de ma chere Laurence.

LE SERGENT.

Ah! le petit enchanteur! Il m'en coûte.... mais t'aime; t-elle?

VALENTIN,

Oui.

u

Allons, je te la cede.... où cours-tu? voilà sa mere qui l'amene ici pour lui faire prendre l'air.

### SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS. Mde. VINCENT, LAURENCE.

LESERGENT.

H! çà, Monfreur Vincent, vous voyez tout ce qui vient
de se passer; il faut vous laisser vaincre en faveur de Valentin;
c'est mon frere: à ce titre, il mérite quelque chose. Mon
ami la Valeur est certainement de mon avis; j'espere qu'il se
foindra à moi, & que....

Dès que c'est votre frere, ceci change bien la these. Mon pere, j'ai des obligations à mon Sergent. Il faut...

Je t'entends. Nous verrrons. Je suis raisonnable. VALENTIN.

Ah! Monsieur Vincent! (Il l'embrasse & court à Laurence.)
Ma chere Laurence! voilà mon frere. Tout est changé. Votre
pere consent. J'ai trop de joie, je ne puis pas parler.

Me. VINCENT.

Tenez. mon mari, je fuis bien aise que vous soyez décide; vous ne pouvez mieux faire. Car, Monsieur. (Au Sergent.)

fans dire mal de vous, c'est un bon enfant que votre frere,
qui rendra notre fille heureuse, & qui...

VINCENT.

Et qui.... Que vas-tu leur conter-là? C'est bon, c'est bon.
Oh! çà, Monsseur Valentin, en considération de Monsseur
votre frere, qui est Sergent dans le Régiment de mon fils, je
vous donne Laurence; mais c'est à une condition, Monsseur
le Sergent.

LE SERGENT.

Que defirez-vous de moi? VINCENT.

Ustache m'a dit que vous étiez un drôle de corps. USTACHE, bas, le tirant par la manche.

Il ne faut pas dire cela, mon pere.

VINCENT.

C'est-à-dire; un homme tout ridicule... qui faissez rire les

USTACHE, bas & Frappant du pied, Eh! mosbleu, c'est encore pis,

Google

VINCENT, se retournant vert Ustache, & d'un ton fâché.

Mais qu'est-ce que cela signifie? je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends m'apprendre à m'expliquer. Je te
trouve un drôle de corps toi-même; il me sera permis de te
le dire, peut être.

LE SERGENT.

Il a tort: je ne m'offense pas des expressions grossieres des hameaux. Que puis-je pour vous? dites. VINCENT.

Je voudrois que vous me fissez un conte pour me faire zire, car il m'a dit que vous étiez tout-à-fait plaisant.

V A L E N T I N. Mon frere, soutenez votre réputation.

LE SERGENT.

Volontiers: écoutez. Il y avoit une fois un Roi....

Et une Reine.....

LE SERGENT.

Nenni, pas cette fois: c'étoit un Roi tout seul. Il avoit une fille dont le nez étoit court, court, on ne le voyoit presque pas. Cette fille..... étoit une fille.

VINCENT.

Oui.

1

LE SERGENT.

Elle avoit donc son pere, son pere avoit eu une semme; cette semme avoit un frere, Roi d'un autre Royaume; ce frere avoit un fils.

USTACHE.

Ce qui m'en plait, des contes de mon Sergent, c'est qu'ils durent.

VINCENT.

Paix done . Ustache.

LE SERGENT.

Ce fils avoit le nez long, long, qui ne finissoit plus. Attendez, non, je me trompe; c'est la fille qui avoit le nez long, & le Prince avoit le nez court. Pour revenir : il étoit décidé, dès leur naissance, que l'on marieroit le Prince avec la Princesse, aussi-tôt qu'ils seroient en âge. Or, ils se ressembloient tous les deux par l'esprit; ils étoient bien malins, bien mordans, ils se moquoient de tout le monde, & croyoient que, pour être beau, il falloit avoir le nez sait comme le leur. Il n'étoit pas sûr de les contrarier là-dessus, parce qu'on avoit eu grand soin de les gâter. Et puis, personne ne les aimoit : qui seur auroit dit la vérité? Cependant le temps de la conclusion du mariage vint; la Princesse avertie, se rengorge & past. En chemin, elle critiquoit chacun de plus

28 L'HEUREUSE RENCONTRE, &c. belle; & le Prince, en l'attendant, étoit aussi plus caustique qu'à l'ordinaire. Ensin, la future arrive, on vole au devant d'elle, les deux époux se voient.

Ah, ah, ah, comme ils furent attrapés! LESERGENT.

Grand Dieu! qu'il est camus! dit la Princesse. Juste Ciel! elle a un pied de nez, dit le Prince. Les Courtisans rioient tout bas d'une aventure qui auroit fait plaindre les nouveaux mariés, sans leur caractère; car au bout de tout, cela étoit fâcheux: mais on ne sit qu'en rire, comme je vous disois, & on retint leurs exclamations qui passerent en proverbes. Depuis, on ne manque pas de les appliquer à tous ces gens qui se font toujours de sête sur ce qui les regarde, & qui s'attendent à tous les succès qu'ils n'obtiennent pas.

VINCENT.

C'est bien, Monsieur le Sergent. Ainsi, ceux qui ne prétendent à rien, n'ont rien à craindre.

LESERGENT.

Oh! si: on veut croire qu'ils prétendent, & on dit d'eux

l'une ou l'autre moitié du proverbe.

VINCENT.

En ce cas, ceux qui veulent croire méritent les deux moitiés ensemble.



On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un affortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.